

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 79 (1934)
Heft: 4

Buchbesprechung: Bulletin bibliographique

Autor: E.F. / E.M.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

HISTOIRE DE LA GUERRE MONDIALE

La conquête du Cameroun, 1^{er} août 1914 - 20 février 1916, par le Général de division Aymérich. Payot, Paris, 1933. 214 p. in-8 avec 9 croquis. Prix : 20 fr. français.

Lorsque la guerre mondiale éclata, la colonie allemande du Cameroun, plus grande que la France, et entourée de colonies françaises, anglaises et belges, était un objectif tout indiqué pour une attaque concentrique de forces alliées. Les Allemands l'avaient fort bien compris et en avaient sérieusement organisé la défense par des groupes mobiles, disposant de mitrailleuses, et appuyés sur de nombreux postes fortifiés. Du côté allié, par contre, rien n'était préparé pour une campagne offensive dans un vaste pays inconnu, couvert de forêts et de marécages, à travers lesquels ne courait presque aucune piste, ni aucun réseau télégraphique.

Malgré ce désavantage initial, l'action concentrique de plusieurs colonnes réussit, après dix-neuf mois d'une lutte acharnée, à expulser complètement les Allemands de leur colonie. Le jour où débutait l'attaque de Verdun, les derniers débris des troupes allemandes du Cameroun ayant épousé tous leurs moyens de défense, se réfugiaient en Guinée espagnole pour échapper à une capitulation en rase campagne.

Aujourd'hui, le général Aymérich, alors commandant les troupes françaises de l'Afrique équatoriale a, comme il le dit dans sa préface, « considéré comme un devoir sacré, envers ses compagnons d'armes et ses valeureux tirailleurs, de faire connaître, dans un récit sincère, les dangers qu'ils ont affrontés, les obstacles de toute nature qu'ils ont surmontés, l'énergie et la ténacité dont ils ont fait preuve, jusqu'au bout, dans l'accomplissement de leur rude tâche.

Ajoutons que, ces dangers et ces fatigues, le général Aymérich les a partagés avec ses troupes et que c'est en bonne partie à son habileté et à son énergie qu'est dû le brillant résultat de cette dure campagne.

L.

Kuk. 611. Vodice. Monte Santo. — Gianni Baj-Macario. Edizione « la Prora ». Milano lire 12.—.

Officier de l'armée italienne, l'auteur participa personnellement aux actions dont il nous donne une synthèse d'un réalisme et d'une objectivité dignes de tous éloges. Les batailles de 1917 sur le front de l'Isonzo sont intimement liées aux bastions naturels, qu'un intelligent aménagement défensif avait rendus presque imprenables, et qui répondent aux noms fatidiques de : Kuk, 611, Vodice, M. Santo et d'autres encore.

Cet ouvrage ne se borne pas seulement à décrire les brillants et sanglants faits d'armes qui ont amené une partie de la 2^e Armée italienne sur les hauteurs de la rive gauche de l'Isonzo, et ont profondément ébranlé la vaillante défense du maréchal de Borœvic ; il donne des chiffres qui permettent de déduire la grandeur et les faiblesses des conceptions opératives et des procédés tactiques employés, et qu'il a puisés dans des documents italiens et autrichiens.

L'auteur a fait des recherches dans la littérature militaire adverse, et surtout s'est mis en relations avec le chef d'E. M. de l'armée de Borœvic, le général Pitreich, et a cherché ainsi à éliminer ce qu'il y avait de plus douteux dans les rapports officiels des deux belligérants.

L'ouvrage constitue une contribution réelle à l'histoire, une page importante de la grande guerre. Il critique virilement les conceptions et décisions des chefs les plus haut placés ; il admet les lacunes matérielles et morales des masses, ce qui ne diminue pas le sacrifice de tous ceux qui ont donné la vie pour leur patrie.

Nous pouvons tirer de cette étude des enseignements utiles, peut-être même un réconfort à notre défense nationale. Tout le long, entre les lignes, apparaît la force qui réside dans une défensive bien comprise, voulue et dirigée.

Mi.

Les Aventures des Capitaines Christiansen, d'après leurs journaux de bord. Préface et traduction du capitaine de corvette René Jouan. Payot, Paris 1933. Collection d'études, de documents et de témoignages pour servir à l'histoire de notre temps.

Prodigieuse destinée que celle des frères Christiansen, dont la ligne, toujours ascendante, ne subit jamais de fléchissement.

Fiede et Carl Christiansen, nés à Wick dans la petite île frisonne de Föhr, sentent dès l'enfance l'appel irrésistible du large et le brûlant désir de faire éclater le cadre de leur petite patrie. Vocation prédestinée : leur ascendance n'est faite depuis des siècles que de marins. La mer, leur véritable élément depuis toujours, c'est l'élément où les mots courage, honneur et constance peuvent prendre leur plus haute signification.

Fiede et Carl, débutant sur les plus beaux voiliers du monde, doivent abandonner la navigation à voile pour la navigation à vapeur. Ce ne fut pas sans mélancolie. Mais ils furent bientôt pris tous deux par l'enchantement du progrès.

Voici la guerre : Tandis que Carl accomplit des missions périlleuses sur un forceur de blocus et qu'il est fait prisonnier par les Anglais, Fiede enthousiasmé par l'aviation, devient un des plus brillants pilotes allemands. Sur son avion de chasse, c'est le plus téméraire des as et les « tableaux » de la section Christiansen sont impressionnantes.

Le couronnement d'une telle carrière ne pouvait être que magnifique. Ce fut le commandement du fameux DO. X. Partir d'une modeste goëlette pour aboutir au gigantesque navire volant, c'était voguer bien au delà des plus invraisemblables rêves du petit mousse frison.

Le récit de ces vies qui pourrait faire figure de roman d'aventures et où rien ne manque : ni la prison, ni le naufrage, ni l'espion et où tout est cependant scrupuleusement vécu, est en même temps

un document sérieux ; car si dans ces journaux de bord, nous assistons à l'essor rapide de la marine allemande, nous pouvons aussi mesurer la profondeur des regrets et le champ de nouveaux espoirs... Edm. F.

HISTOIRE MILITAIRE

Nous, par Eric de Coulon. Extrait du règlement de service pour les troupes suisses. Aux éditions de la Baconnière, Neuchâtel 1933. — Album 24 × 32 ; couverture illustrée et 30 compositions de l'auteur.

Les règlements rigides et dépourvus de fantaisie sont autre chose que la codification des principes tactiques, des usages et des exercices formels de la vie de caserne. Celui qui sait lire entre leurs lignes, et tout chef, officier ou sous-officier doit le savoir, voit apparaître sans effort, à côté du texte « issu des cerveaux de l'Etat-major », le long cortège des images gaies ou sombres qui accompagnent l'existence du soldat, à l'ombre du drapeau.

La lecture d'un paragraphe du règlement évoque aussitôt une scène vécue, des hommes vivants qui transpirent, courbent le dos sous l'averse, luttent contre la fatigue, ronchonnent ou plaisantent, rampent dans les labours, pansent un cheval rétif, font le grand démontage de l'arme, ou se hâtent, après l'appel principal, en tenue de sortie, le cœur battant, vers celle qui attend son soldat.

Sonneries de trompettes, roulements de tambours, canonnade lointaine, commandements, appels, sons de fanfares, long piétinement de l'infanterie sur les routes, trot cadencé des chevaux, tout cela vit entre les lignes officielles.

Les règlements insistent beaucoup sur la bonne humeur ; ils ne disent, il est vrai, pas un mot du rire qui est le propre de l'homme en uniforme, ni des bons mots qui fusent le long des colonnes, quand la route s'allonge dans la poussière et que les pieds font mal, quand la chanson joyeuse relève les têtes et fait oublier la soif. Le secret du « moral » élevé pendant la garde des frontières, 1914-1919, c'est le rire bienfaisant qui courait les rangs.

Tout cela, Eric de Coulon le comprend et le fait voir, sous une forme admirablement plastique, dédiée à ses fils et à tous les gris-verts à chapeaux chromés. Il commente avec humour le règlement de service, en trente compositions vigoureuses, largement traitées, où les oppositions de blanc et de noir, les grisailles, les paysages estompés créent une atmosphère bien vivante, criante de vérité.

Chaque planche illustre un passage du R. S. et l'auteur l'accompagne de réflexions prises sur le vif. Certaines pages dérideront les plus moroses, ainsi : *Rapports de service*, § 90. « Le commandement supérieur donne chaque jour un mot de passe unique pour toutes les troupes. On choisit pour cela un nom tiré de l'histoire ou de la géographie de la Suisse. » L'homme du poste auquel son camarade murmure à l'oreille : Marignan, Niederbipp, ou major Davel, répond tout ahuri : « Sans blague ! » — Il est vrai que le nouveau R. S. a supprimé le mot de passe.

Plus loin : *Devoirs des sentinelles*, § 247. Les deux hommes, en face l'un de l'autre, sans témoins, se communiquent une consigne très simplifiée et dialoguée : Te v'là ? — Me v'là, — Tu me relèves ? — J'te relève ! — Rien à signaler ? — Ouais !

L'alarme, § 111, grouillante de vie, symphonie de mouvement dans le clair-obscur, chevaux excités, bonshommes mal réveillés, agitation générale — et cette simple observation : « Comme par hasard, ce genre d'exercice a toujours lieu la nuit. »

D'autres pages : Infanterie, cavalerie, artillerie, grand congé, service de garde auprès d'un canon de 12, sont de vrais tableaux, sobrement brossés, hommages à la force disciplinée.

L'album s'ouvre et se ferme sur une note grave : la mission de l'armée, l'assermentation des troupes. L'âme du règlement, car il en a une, se découvre dans ces pages symboliques. A travers la servitude militaire et ses mesquineries apparentes, au-dessus des corvées, de la salle de police, du service d'écurie, des chefs quelquefois grincheux, on découvre l'idée qui ennoblit les plus obscures besognes, qui communique sa grandeur au plus humble devoir et prépare le soldat, sans vains discours, au don de sa vie.

« Ouvrez les règlements, il n'y est pas question de sang », dit l'éditeur dans une spirituelle préface. Et pourtant, lisez le chiffre 27 du R. S. 1933 : « *Le but de l'instruction est de former des hommes aptes à la guerre. Celle-ci impose au soldat des privations et des efforts que la vie civile demande rarement au citoyen ; elle exige même le suprême sacrifice : le don de la vie.* »

Entre ces lignes dures et brèves qui se gravent dans la mémoire, c'est la vision du champ de bataille qui passe un instant : l'officier se penche sur le corps d'un de ses hommes, tué à ses côtés, son élève, son jeune camarade qu'il a formé, instruit, assoupli, qu'il a appris à connaître et à aimer et qui est, maintenant, couché sur la terre nue et sanglante.

Au chiffre 34 de ce même R. S. 1933 : « *Les bons camarades s'entr'aident dans l'accomplissement de leurs devoirs de service ; ils ne s'abandonnent jamais dans le danger.* » — Vous croyez entendre un blessé qui appelle ; les camarades vont à sa recherche, sous les balles, malgré le bombardement ; ils le ramèneront, même au prix de leur vie.

Quels enseignements, d'une haute portée morale, un officier ne pourra-t-il pas tirer de cet alinéa du § 62 ? « *Le service intérieur a une valeur particulière pour la formation du soldat. Car celui qui est fidèle dans les petites choses le sera aussi dans les grandes.* » Ce rappel d'une vérité évangélique est à sa place dans le catéchisme du soldat.

L'image de la mort se retrouve à chaque chapitre, pour qu'on s'habitue à la regarder en face. « *En temps de guerre, lit-on au § 104, la liste des pertes indiquant les noms des hommes tombés, remplace les déclarations de décès et leur communication aux autorités civiles. Les chefs ont le pieux devoir de renseigner les familles sur les derniers moments de leurs proches, morts pour la patrie. Chaque fois que cela sera possible, on placera une croix sur leur tombe et on gardera, en souvenir des morts, un objet pour l'envoyer à leur famille.* »

Ceux qui ont vu les cimetières du front, se souviendront des champs de croix qui couvrent les collines ravagées par la guerre.

Mais l'horreur instinctive de la souffrance et de la destruction n'obscurcira pas, chez eux, le sens impérieux du devoir. Ils diront à ceux que le pays leur confie que, soldats, il leur faut accepter d'avance tous les déchirements du corps et de l'âme, afin qu'au jour du combat, leur cœur soit plus fort que la douleur et que la mort.

Cimetières d'hommes jeunes et forts, vos croix pressées répètent tout le jour, en un chœur silencieux : « Il y a donc quelque chose de plus précieux que la vie, il y a donc quelque chose de plus nécessaire que la vie... puisque nous sommes ici ? » (G. Duhamel, *Vie des Martyrs.*)

La réponse, vous la recueillerez sur les lèvres de vos hommes : le sacrifice.

C'est ainsi que le R. S. 1933 deviendra un guide salutaire à méditer, si on le lit avec son cœur et un peu d'imagination. En lui s'affirment les traditions immuables qui sont la force des armées.

Les belles images d'Eric de Coulon sont un complément agréable, spirituel, et combien vrai et profond, de notre règlement de service. Rnr.

Un passage de vive force du Rhin français en 1848, par le colonel Louis Blaison. Paris, Berger-Levrault, 1933. 174 p. in-8 avec un croquis. Prix : 10 fr. français.

Les officiers qui liront ce petit livre n'en retireront guère d'enseignements techniques sur la préparation et l'exécution de passages de vive force. Et pourtant je suis certain qu'aucun d'eux ne regrettera de l'avoir lu.

C'est le récit bien vivant de la folle équipée de quelque huit cents utopistes allemands, partis de Paris sous la conduite d'un poète et de sa femme, pour délivrer leur patrie des trente-cinq « tyrans » qui la gouvernaient. Aussi mal préparé et dirigé que possible, le franchissement du Rhin, dans la nuit de Pâques, réussit au delà de toute attente et contrairement à tout bon sens. A tel point que l'auteur soupçonne fortement les autorités allemandes d'avoir laissé le passage libre pour pouvoir ensuite, à loisir, écraser ou capturer les naïfs envahisseurs. C'est d'ailleurs ce qui arriva.

Ce qui est particulièrement intéressant pour l'officier suisse, c'est que toute cette tragi-comédie, à peu près oubliée, se joua à proximité de notre frontière, à des endroits dont le nom revient à tous moments dans nos journaux. Le passage eut lieu à Kembs, aujourd'hui usine électrique et tête du canal d'Alsace, et l'abordeage se fit tout près du fort, entre temps construit et détruit, d'Istein. La colonne erra à l'aventure pendant deux jours, en direction très vague de Fribourg-en-Brisgau, sans rencontrer ni amis ni ennemis. A ce moment, les libérateurs de l'Allemagne, à bout de ressources matérielles, intellectuelles et morales, eurent, toujours vaguement, l'impression qu'ils étaient dans une nasse. Pour en sortir, ils battirent précipitamment en retraite, dans un grand désordre, vers la Suisse hospitalière, où ils comptaient entrer par le pont de Rheinfelden. A Nieder-Dossenbach, au-dessus de Schwoerstadt, sur le Rhin, où s'élève maintenant aussi une gigantesque usine électrique, ils furent rejoints et attaqués par

une compagnie wurtembergeoise lancée à leur poursuite. Les partisans firent bravement tête, mais ils n'avaient qu'un fusil pour quatre hommes et quatre cartouches par fusil ! Ils ne pouvaient donc tenir longtemps contre une troupe régulière, d'ailleurs renforcée au cours du combat. Après une résistance honorable, la colonne se dispersa. Les plus agiles, dont la plupart des chefs, parvinrent à franchir le Rhin et à se réfugier en Suisse. Quelques-uns furent tués, le reste fut pris.

Retenons de cette affaire l'étonnante facilité avec laquelle une troupe sans cohésion et sans chefs capables a pu franchir le Rhin, presque aux portes de Bâle, en pleine paix, et pénétrer une trentaine de kilomètres en territoire allemand.

Qu'en serait-il aujourd'hui si une troupe bien organisée, bien commandée et pourvue de moyens modernes, tentait la même opération en sens inverse ?

L.

Le 24 juillet 1712 (La journée de Denain), par André Jurénil. — Un vol. grand in-8° de 200 pages, avec 8 cartes et plans, 50 gravures, des reproductions de médailles et des fac-similés. — Denain, Editions de l'*Amicale de Villars*.

La victoire de Denain, comme celle de Marathon, comme celle de Valmy, et même comme celle de la Marne, n'a pas eu une valeur intrinsèque comparable à ses conséquences. Ce fut une petite cause qui produisit de grands effets. La lassitude générale, l'état d'esprit du prince Eugène, le caractère du plan de campagne qu'il avait conçu, la division chez les alliés et leur désir de traiter avec les Français, toutes ces causes et d'autres encore avaient eu pour conséquence un état d'équilibre extrêmement précaire entre les forces adverses. Le moindre succès, habilement exploité, pouvait procurer des résultats considérables. Villars a eu conscience du peu d'importance de sa victoire. Mais il a su l'exploiter avec vigueur et activité, alors que le général ennemi n'a pas réagi et a fait preuve d'une passivité qu'on aurait pas attendue de sa part.

Tout ceci se trouve, un peu noyé, dans la monographie de M. André Jurénil, étude très intéressante, très documentée, accompagnée de nombreuses illustrations, dont la masse surcharge le texte.

Celui-ci n'en est pas moins très intéressant. Il est même, à certains égards, d'actualité. Car, je l'indiquais tout à l'heure, il y a quelque parenté entre cette affaire et le redressement de la Marne. Il y en a, en particulier, parce que, si on a opposé Galliéni à Joffre en 1914, on a tout de même opposé le maréchal de Montesquiou au maréchal Villars. Il est touchant d'entendre celui-ci dire à celui-là, au lendemain de la bataille, sinon le soir même : « Monsieur, il s'est passé quelque chose entre nous, où vous pouvez avoir un peu de tort, et moi peut-être beaucoup. Je vous en prie, oubliez le passé et accordez-moi votre amitié. Je vous le demande, et je vous assure que je ferai tout ce que je pourrai pour la mériter. » On avait plus d'élégance autrefois qu'on n'en a aujourd'hui.

E. M.